

Le cinéma à Saint-Quentin, des origines à la fin des années 1930

En 1995, au moment où le monde entier commémorait la naissance du cinéma, quelques recherches étaient menées à Saint-Quentin par M. A. Pecquet, directeur de la Bibliothèque municipale et moi-même.

Aux Archives municipales, le vide : la presse locale était pratiquement notre seule source. Et il nous apparut que, sauf erreur, la première séance - ponctuelle - offerte à nos concitoyens, avait eu lieu le 9 septembre 1896. La brillante invention avait donc mis un an à pénétrer dans notre ville. La raison majeure en fût, semble-t-il, la difficulté de trouver une salle appropriée. Et c'est dans un café qu'eut lieu la « première » : le futur « Grand Bar » situé au n° 42 Grand'Place, tout proche de l'Hôtel de ville ; c'était l'ancien local du Crédit Lyonnais, qui venait de bâtir en 1897 le bel immeuble que nous lui connaissons toujours, conçu par les architectes Joachim et Albert Malézieux.

Les pionniers

Le premier spectacle de 1896 fut ainsi commenté dans le journal *Le Glaneur de Saint-Quentin* du 10 septembre 1896 :

« J'ai assisté hier soir à une séance du Cinématographe et vraiment j'en suis sorti émerveillé. Que c'est donc bizarre ! Mais il faut le voir pour s'en rendre compte ; les prospectus, le public vous disent qu'on y voit des photographies animées ; mais, moi, je dis qu'elles paraissent non seulement animées, mais, on croit véritablement les voir en chair et en os : on les voit marcher doucement ou vite, rire, tomber, pleurer, c'est surprenant ! Cette sortie de fabrique, n'est-ce pas la sortie réelle que nous voyons tous les jours à Saint-Quentin ? Ces jeunes filles, ces dames, ces messieurs, jeunes et vieux, qui sortent les uns riants, gambadant, les autres plus sérieux marchant plus lentement ; et toutes ces vues sont de grandeur naturelle !

« Du reste, tout y est magnifique : l'arrivée du train, par exemple, on se croirait à la gare de Saint-Quentin, on dirait que MM. les employés de la gare vont vous parler... Et le salon de coiffure, on voit cette coquette qui se fait coiffer et qui trouve n'avoir jamais assez de poudre de riz pour ses belles joues !

« Et le bal d'enfant ! Vous voyez tous ces bambins, qui vous envoient des sourires et qui paraissent enchantés de danser la polka ; et le jeu de saut-de-mouton, n'est-il pas le portrait vivant de ces enfants, que nous

voyons, tous les jours, sur les trottoirs, sautant les uns sur les autres, en se laissant tomber, de temps en temps, sur le nez ! Vraiment, tout cela est surprenant !

« Mais, ce n'est pas tout : pendant tout le temps de la séance, on entend des morceaux de piano, brillamment et savamment exécutés par Mlle Jeanne Latolet, jeune artiste de 15 ans, déjà bien connue dans beaucoup de salons Saint-Quentinois ; on dirait qu'elle ne voit aucune difficulté, rien ne l'arrête, elle est là au piano, ne paraissant pas plus embarrassée que si elle tournait une manivelle d'orgue de barbarie. Et quelle mémoire musicale a cette jeune personne ! Elle joue jusqu'à des morceaux d'opéra, en entier, par cœur, et avec une mesure et une expression au-dessus de tout éloge ! Allons ! Décidément, Saint-Quentin possède de véritables artistes. »

Nous voyons que le programme est celui des frères Lumière, qui nous a été présenté en 1995 à plusieurs reprises à la télévision et au cours de spectacles anniversaires. Le public de Saint-Quentin, en ce mois de septembre 1896, fut nombreux à assister aux quelques séances, et il fut ravi. « Le cinématographe, complété par la magie des couleurs, donnerait à coup sûr l'illusion parfaite de ce qui nous entoure », remarque un lecteur. C'était alors un rêve qui paraissait inaccessible ! Nous ignorons la durée de ces spectacles à Saint-Quentin, aucune publication ultérieure ne les mentionne.

Cinq mois plus tard, le 6 février 1897, le cinématographe Lumière revient. C'est au *Cirque*, rue Dachery, que les représentations vont avoir lieu. Nous évoquerons plus loin l'histoire du *Cirque*, bâti en 1861 et devenu le *Splendid* de nos jours.

« Cette fois-ci, c'est le vrai, et non pas ces imitations tremblotantes, fatigantes et fumeuses qu'on nous a montrées jusqu'ici. Malheureusement, M. Goût, le représentant de M. Lumière, n'a pu avoir le local qu'il convoitait en plein centre de la ville et il a dû se rabattre sur le *Cirque*, où il ne pourra donner que deux soirées et une matinée. Il n'a pas moins de 30 sujets, c'est-à-dire 25 de plus que n'en donnait le cinématographe du boulevard des Italiens, où l'on faisait la queue pendant une heure pour une représentation de dix minutes. Ici l'on en aura pour beaucoup plus que pour son argent.

« L'installation - considérable - est parfaite et véritablement disproportionnée au petit nombre des représentations. Elle suppose un séjour d'un mois, mais comme nous l'avons dit, il n'a pas été possible de trouver à Saint-Quentin, un local où l'on pût s'installer à demeure. Qu'on se hâte donc de profiter de cette courte aubaine ¹. »

1. *Journal de Saint-Quentin*, 10 février 1897

« [...] Les débuts ont été difficiles. La maison Lumière, représentée par un de ses intelligents et actifs employés, M. Goux, avait été obligée de faire toute une installation de lumière électrique avec moteur au pétrole, et le premier soir un joint ayant manqué de parole, il a fallu rendre l'argent.

« Hier tout était au point et le succès a été complet. Le public était nombreux, très nombreux, et il s'est amusé et instruit pour son argent. A la fin l'on aurait bissé tous les tableaux tant on prenait plaisir à ces reconstitutions muettes mais animées de la vie. A un moment, parce qu'un journaliste (l'indiscret !) s'était hissé dans la cabine du cinématographe pour en étudier le mécanisme, on a crié : « Explication ! ». Eh bien ! oui, on en aura l'explication et la théorie, mais au prochain numéro, car il y faut quelque travail.

« Ce soir mardi et demain mercredi, séances à 8 heures du soir. Nous conseillons à nos lecteurs de se mettre plutôt à droite de l'écran et assez loin, sur les derniers rangs des chaises ou les premiers des bancs. C'est la place la plus favorable. »

Dans le *Journal de Saint-Quentin*, Adrian Villart (alias Elie Fleury), explique au public « idolâtre » la genèse de l'invention ² :

« Ne croyez pas que le Cinématographe Lumière qui fait courir tout le monde au *Cirque* de Saint-Quentin, ait été inventé tout de go. On n'a jamais rien inventé de prime-saut. Le cinématographe date de cent ans et il s'appelait phénakisticope (car c'est toujours au grec que l'on a recours dans les circonstances scientifiques) quand Plateau présentait aux enfants et même aux grande personnes un disque en carton, tournant sur un axe, percé de petites fenêtres au travers desquelles on voyait des hommes ou des animaux exécuter un mouvement, toujours le même.

« Qui n'a reçu, en son heureuse enfance, un zootrope ou un praxinoscope dans lequel on suivant les évolutions d'un petit chien sautant dans un cerceau ? Le mouvement de l'animal était décomposé, grossièrement d'ailleurs, et comme les images se succédaient rapidement devant notre œil, elles paraissaient n'en faire plus qu'une, mais animée.

« Et, à propos de la décomposition des mouvements, sait-on que les Grecs voyaient plus juste que nous ? À la Bodinière, minuscule théâtre à tout faire de Paris, M. Maurice Emmanuel, docteur ès lettres, expliquait ces jours-ci la technique de la danse grecque d'après les

2. *Journal de Saint-Quentin*, 11 février 1897

vases peints, les bas-reliefs et les statues. Or, il se trouve que les artistes grecs ont eu, en ce qui concerne la danse et le reste aussi sans doute, une rapidité et une justesse de vision absolument extraordinaires, et toutes les attitudes qu'ils ont prêtées à leurs personnages, si étranges parfois qu'elles paraissent, peuvent être reproduites au naturel, ce qui n'arrive pas précisément à celles qu'ont fixées sur la toile ou le marbre les artistes de la Renaissance à nos jours.

« Mérante, le célèbre maître de ballet de l'Opéra, mort récemment, exécutait en plein musée du Louvre où l'avait conduit M. Maurice Emmanuel, le Saut du chat, représenté sur un vase peint du quatrième siècle avant J.-C., dans ses trois phases successives, c'est-à-dire que le peintre l'avait analysé en fixant côte à côte ces trois attitudes. Au laboratoire du Collège de France, en photographiant le même saut exécuté par un danseur, M. Marey retrouvait exactement sur ses plaques les trois états du mouvement saisi par l'artiste grec.

« Avec la photographie instantanée, on eut un moyen de contrôle absolu. Muybridge fit courir des chevaux et des lévriers sur une piste en travers de laquelle étaient tendus des fils qui, cassés par le passage de la bête, déclenchaient un obturateur découvrant et fermant un objectif pendant un vingtième de seconde, si bien que le mouvement était figé à ses différentes périodes. Le photographe anglais en fit des albums qui servent aux artistes.

« Les scènes ne sont pas faciles, quoi qu'on puisse en penser au premier abord, à prendre sur nature. Il y faut des conditions d'éclairage, d'arrangement et de vitesse qui sont difficilement réalisables. Aussi la plupart d'entre elles, les meilleures, sont-elles mimées exprès, mais avec un grand souci de vérité. Pour que l'illusion soit la plus complète, il convient que les mouvements photographiés soient assez lents. Malgré cela, le défilé - au trot - des lanciers espagnols, l'arrivée du train en gare sont d'un effet charmant. Mais le triomphe, pour les amateurs photographes, c'est l'arroseur, le clown au ruban, surtout Venise, vue d'un bateau en marche.

« Pour augmenter l'illusion, il faudrait colorier les sujets ; on a essayé, c'est terriblement difficile, car les clichés se superposant absolument - sinon il se produirait une oscillation qui détruirait toute illusion - il est indispensable que la teinte soit la même dans les sept ou huit cents clichés qui se déroulent le long d'une scène... »

Malgré la difficulté de trouver une salle qui offre toutes les garanties de sécurité, les localités moins importantes ne seront pas privées du cinématographe. On écrit de Ribemont ³ :

3. *Journal de Saint-Quentin*, 25 mars 1897

« Nous avons eu le plaisir d'assister à une séance donnée par MM. Dupont et Hagnus. Ces messieurs ont obtenu un très grand succès, dû à leur appareil très perfectionné. Nous n'avons remarqué que très peu de trépidations dans le fonctionnement, et certains tableaux, entre autres : *Le Lac aux Cygnes* ; *Arrivée d'un paquebot à Marseille* ; *Le saut de haies par un escadron de dragons*, ont obtenu un vif succès.

« La salle était fort garnie, et les applaudissements n'ont pas été ménagés, surtout lors du tableau représentant le passage des souverains russes quittant Paris ; on voyait nettement les saluts de l'Empereur et de l'Impératrice à la foule. Aussi la salle tout entière y a-t-elle été du cri : « Vive la Russie ! »

Comme cela a été précisé dans tous les compte-rendus de l'époque, il y a quantité de courts-métrages, mais pas encore de longs films. Quand apparaîtront-ils ? À Saint-Quentin, il ne semble pas que ce soit avant 1907, à l'*Omnia*, avec des films à épisodes.

En janvier 1898, le *Grand Bazar*, beau magasin de la rue de la Sellerie, ancêtre du *Monoprix* actuel, est dirigé par M. Delherm de Novital, par ailleurs un savant chercheur et collectionneur. Il transforme une partie de la galerie du premier étage en une magnifique salle des fêtes, où il sera donné des représentations de cinématographe Lumière, avec le concours d'une machine chantante l'accompagnant, et remplaçant le traditionnel piano.

« L'entrée sera de 0,50 F pour les grandes personnes et de 0,25 F pour les enfants. Les représentations commenceront tous les jours à 4 heures à partir du dimanche 16 courant. Tout acheteur d'une somme de 3 F aura droit à une entrée gratuite au cinématographe »

C'est le seul écho qui nous en soit parvenu (Fig. 1).

Les premières salles de cinéma

Il faudra toutefois attendre 1907 pour que la ville soit équipée d'un cinéma permanent. Le *Journal de Saint-Quentin* l'annonce le 26 février : « Un cinématographe à demeure à Saint-Quentin ! Sait-on que nous allons l'avoir, un cinématographe pour nous tout seuls ? »

Ce sera l'*Omnia*, installé 123, rue d'Isle, le bail est pris par la « Société anonyme pour l'exploitation du cinématographe Pathé ». On devra aux frères Pathé, nés en 1860 et 1863, premiers fabricants de pellicules pour le cinéma, la création en 1909 du journal d'actualités cinématographiques (Fig. 2).



Fig. 1 : Le Grand Bazar, rue de la Sellerie offre à sa clientèle des spectacles cinématographiques dès 1898.



Fig. 2 : La façade de l'Omnia, ancien bazar Bloch transformé en 1908 en salle de cinéma.

« Cette Société ⁴ a décidé d'installer ici une succursale de son immense exploitation, comme elle en possède déjà dans plusieurs villes de province. Comme elle vient dernièrement d'en créer une à Paris, tout à côté du Théâtre des Variétés.

« L'immeuble sera complètement transformé. L'intérieur, qui compte 250 m² de surface, formera une grande salle de spectacle comprenant 700 fauteuils, dont 400 en rez-de-chaussée, et 300 en une galerie qui courra autour de la salle. Le plancher sera incliné pour que la vue soit parfaite à tous les rangs, et mobile, pour qu'on puisse, en l'enlevant, transformer la salle en salle de réunion, conférence, bal, etc. Au fond de la salle, une scène complète, pouvant porter un écran de 12 m², avec un orchestre par devant. Au premier étage, un foyer bar. Au deuxième, une salle de réunion, et les appartements du directeur, ainsi que les loges pour les artistes et le personnel.

« Tout le rez-de-chaussée est monté sur un sous-sol. La scène, parfaitement organisée, permettra d'intercaler dans le programme cinématographique une ou deux attractions variées.

« Nous sommes personnellement convaincus que cette innovation sera accueillie avec plaisir par le public ; et le meilleur public : nous nous bornons à engager le directeur à s'arranger de telle sorte que, toujours, on puisse y passer une soirée en famille. Si, par malheur, une tolérance fâcheuse donnait à son établissement l'allure trop « Casino », trop « Music-hall », il aurait le même sort que maints établissements d'un autre genre qui, l'un après l'autre, dans cette rue, sont morts fatalement d'inanition. Que le cinématographe Pathé, avec tout l'intérêt, la variété, les ressources du cinématographe, soit et reste en même temps un spectacle de famille, et nous lui garantissons le succès.

« Disons en terminant que l'idée d'un cinéma permanent avait déjà été plus que soulevée. Le cinématographe automobile du « Petit Journal » avait tenté de former une société d'exploitation d'un établissement fixe, avec le concours des banquiers de Saint-Quentin, mais la tentative n'avait pas abouti. Les travaux de la salle de l'*Omnia* ne sont pas encore tout à fait terminés ; pourtant le cadre de la scène est posé, il est d'un joli effet. D'ici peu la scène sera achevée et la salle pourra servir aux usages les plus variés les soirs où le cinématographe ne fonctionnera pas.

« À la demande d'un grand nombre d'habitué, la direction a décidé

4. *Journal de Saint-Quentin*, 23 août 1907

de donner ses séances habituelles samedi, dimanche (matinée et soirée) et lundi avec un programme nouveau toutes les semaines. Le nouveau traité que la société *Omnia* a passé avec la Compagnie Pathé, la première du monde, lui donne l'exclusivité de la représentation des films Pathé dans la région. Les spectateurs de l'*Omnia* sont donc sûrs d'avoir toujours du nouveau, et des vues qu'on ne peut avoir nulle part ailleurs. Avec son capital d'un million deux cent mille francs, l'*Omnia* se propose de rayonner dans toute la région et de propager partout ce théâtre vraiment populaire.

« On sait que le directeur général de la société Omnia-Pathé est M. Edmond Benoit-Levy, dont le public Saint-Quentinois se rappelle les brillantes conférences avec projections sur l'histoire de l'art. M. Benoit-Levy, président de la grande Société populaire des Beaux-Arts, a promis de venir inaugurer officiellement la salle de l'*Omnia*, dès qu'elle sera terminée, par une conférence au profit des pauvres. »

Moins d'un an plus tard, l'*Omnia* pourra présenter le cinéma parlant, qui bien sûr, n'a encore rien à voir avec celui de 1930 ⁵.

« L'*Omnia* a inauguré le cinéma parlant ou chantant, c'est-à-dire que le personnage projeté sur l'écran ne se contente plus de mimer, il s'exprime avec la voix. C'est évidemment par une combinaison du cinématographe et du phonographe que l'on arrive à ce résultat véritablement surprenant.

« Du jour où la photographie animée est devenue un objet de récréation populaire, l'idée est tout naturellement venue de lui adjoindre cette autre surprenante machine qui est à fois l'oreille et la voix. Mais les essais primitifs échouèrent piteusement : impossible d'obtenir un synchronisme parfait, c'est-à-dire la concordance absolue entre le mouvement du personnage et les sons qu'il paraît émettre. Car vous pensez bien que la prise du mouvement et la prise du son ne se font pas en même temps.

« Voici comment les choses se passent. Le grand ténor Caruso, par exemple, chante un air de *La Juive* devant le pavillon du phonographe enregistreur. Le cylindre ou le disque va servir à répéter cet air indéfiniment. Transporté sur le théâtre approprié de l'usine de la Société cinématographique, on fera tourner le disque cependant que Caruso, habillé en Eleazar et dans le décor approprié s'étudiera, sans chanter, à suivre des lèvres et du geste paroles et

5. *Journal de Saint-Quentin*, 6 mai 1908

modulations. Quand il croira être sûr de lui, alors seulement, on fera tourner la manivelle du cinématographe et l'on déroulera la bande enregistreuse. Il est à croire que ce n'est pas du premier coup que le résultat est obtenu.

« Enfin, faire entendre un phonographe à toute une salle est une autre difficulté : il faut donc amplifier les sons. On y arrive en projetant de l'air comprimé au moyen d'une pompe mue électriquement, en avant du diaphragme et ainsi renforce-t-on les sons d'une façon notable. »

Mais d'autres établissements, à l'instar du *Grand Bazar*, avaient tenté l'expérience du cinéma. Le *Café Riche*, qui avait autrefois projeté des images à la lanterne magique, recevait 150 spectateurs, amateurs de cinéma. Malheureusement, alors qu'il était tout récemment rénové, il fut victime d'un grave incendie, le 21 janvier 1910.

« On sait que cet important établissement ⁶, restauré à grand frais il y a quelques mois, et avec un luxe inconnu jusqu'ici chez nous, donnait tous les jours des séances de cinématographe. Donc, hier vers 7 heures et demie, environ 150 spectateurs assistaient à la séance, quant tout à coup, une ampoule électrique, installée à environ cinq mètres de hauteur, et servant à projeter des effets de lumière, éclata comme une bombe, et en un instant des jets de flammes se répandirent de tous côtés, principalement sur les tentures en peluche et en velours.

« Aussitôt les consommateurs se retirèrent en bon ordre, sans aucun accident ; les uns sortirent les banquettes et les chaises, d'autres enlevèrent le comptoir et l'installèrent dans la rue. Pendant ce temps, M. Baugez, le dévoué commandant de la Compagnie des Sapeurs Pompiers, prévenu de suite par le poste central et par un garçon du *Café Riche*, organisait promptement les secours [...]

« La partie de l'immeuble surmontée de plusieurs étages est intacte, ainsi que la salle à manger. Quant à l'autre partie, il n'en reste plus que les quatre murs. Pour le matériel, les pertes sont énormes. La dynamo et le moteur servant à faire les projections sont intactes. Mais le reste est complètement détruit, soit par l'eau, soit par le feu. L'orgue, d'une valeur de 25 000 F, et le moteur qui l'actionnait, ainsi que le piano mécanique et le phonographe, sont complètement détruits, en même temps que toutes les décorations qui ornaient si agréablement le café. »

En 1913, la brasserie *Excelsior*, 6 bis rue de La Fère, présente également

6. *Le Guetteur de Saint-Quentin*, 23 janvier 1910

un programme de cinéma. Mais la présence d'un moteur à gaz est une menace continuelle pour le quartier, composé de maisons vétustes. Une pétition est adressée au maire par les riverains. Bientôt l'*Excelsior* est en faillite ; il ferme ses portes le 25 janvier 1914.

La reconstruction et le défi du parlant

La Grande Guerre, avec son cortège de malheurs, fait cesser la plupart des spectacles ; certains cependant étaient réservés aux troupes d'occupation. Le retour des Saint-Quentinois s'effectue peu à peu, en 1919. Mais il n'y a plus de salles. Seul le théâtre est encore en état.

Le 6 juillet 1919, M. Chataigner, qui était concessionnaire du Théâtre municipal depuis février 1914, est autorisé à y diffuser des spectacles de cinéma. Par contre, cette autorisation est refusée à la salle Carpentier, rue de Metz et de Baudreuil ⁷.

La salle de l'*Omnia* est contrôlée, et l'on constate le 20 septembre 1919 que la cabine, la porte de secours et celle de la scène, les cloisons, l'éclairage et les mesures contre l'incendie sont en règle pour la reprise. L'*Omnia*, rebaptisé *Kursaal*, qui avait réouvert le 15 novembre 1919, ne sautera pas le pas du parlant. Il va fermer en 1931, et le chroniqueur du *Guetteur* revient alors sur ses jours fastes ⁸.

« Son propriétaire était alors M. Bloch, père de l'avocat du barreau de Paris, bien connu. Son exploitation prospérait, et elle changea de mains peu avant la guerre. Après 1918, le *Kursaal* fut un des premiers à rouvrir ses portes ; l'affluence y était énorme et il fallait arriver bien avant la représentation pour avoir de la place. C'était l'époque bénie de la reconstruction, où tout le monde gagnait facilement de l'argent, et le dépensait de même. Le *Kursaal* donnait alors des films à épisodes, dont la projection déchaînait l'enthousiasme populaire.

« Une chose était remarquable au *Kursaal* : les gens assis au parterre, aux fauteuils d'orchestre, recevaient souvent sur la tête des débris de toutes sortes qui tombaient des galeries. A l'entr'acte, la lumière faite, des propos dénués d'aménité s'échangeaient entre bombardiers et bombardés. Les populaires faisaient alors chœur et c'était un beau chahut : rarement le parterre avait le dernier mot.

7. Délibération municipale du 6 juillet 1919

8. *Guetteur de Saint-Quentin*, février 1931

« Les galeries du deuxième étage, places peu chère et très mal éclairées, étaient le refuge des amoureux. Les voisins étaient peu gênants, s'occupant d'eux-mêmes ; que ne se passait-il pas, dans l'ombre complice ? Des soupirs montaient, que l'on attribuait à l'émotion causée par les dangers que l'héroïne du film courait à l'écran...

« L'orchestre était remarquable ; on eut dit qu'il jouait à cache-cache. La flûte courait éperdument après le violon, tandis que le piano suivait son petit bonhomme de chemin. Pendant un temps, il y eut un vieux contrebassiste qui « piquait » des crises : il voulait monter sur la scène et se battre avec les acteurs qui défilaient sur l'écran. Pour être tranquilles, ses camarades le maîtrisaient et l'enfermaient dans la boîte de son instrument. »

Mais revenons en 1920. Le *Carillon*, rue des Toiles, va ouvrir en décembre. L'installation est sommaire. Dans un bâtiment aménagé à la hâte - dont une photo nous montre cependant la grande entrée (Fig. 3) - sur le terrain de Madame Doublet, son fils installe une salle. Mais on a mal placé les sièges, et le spectateur est trop incliné. Il faut y remédier ! Dans la nuit qui précède la première projection, toute la famille met la main à la pâte, et la salle sera prête pour les fêtes de fin d'année. Rapidement repris par la famille des propriétaires actuels (MM. Deprez et Leclercq) il sera entièrement rénové en 1931, comme nous le verrons.

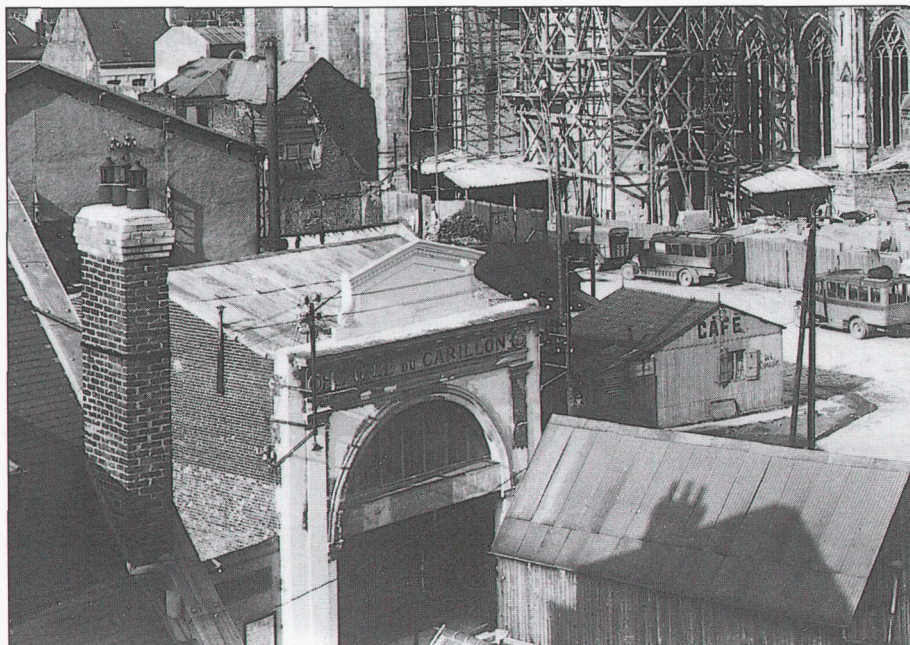


Fig. 3 : L'ancienne façade du *Carillon* en 1920

L'ouverture du *Casino*, rue de La Fère, a lieu le 29 juin 1929, lors du Concours de Musique. Très vite, en août 1931, le parlant y fera son entrée. Le chroniqueur du *Grand Echo*⁹ nous emmène dans le beau bâtiment, dont il nous fait admirer l'extérieur, au fronton orné des symboles bien connus des Saint-Quentinois : la Tragédie et la Comédie, ou Jean qui pleure et Jean qui rit (Fig. 4). Son architecte, Adolphe Grisel, venu de Paris, va rapidement s'intégrer à la vie Saint-Quentinoise, avec la construction du *Casino*, et la rénovation du *Carillon* et du *Cirque*. Il sera, dans la Municipalité, l'adjoint de Romain Tricoteaux.

« Le directeur du *Casino*, M. Lefèvre, a bien voulu nous permettre de jeter un coup d'œil sur l'installation nouvelle qu'il a réalisée. Dans la cabine de l'opérateur, d'importantes modifications ont été apportées. Cette cabine comprenait jadis l'appareil normal de projection à arc, relativement simple. Encombrée autrefois d'accus et d'étages d'amplis, de manettes et de plateaux, elle ressemble aujourd'hui à un laboratoire de physique. M. Lefèvre jongle avec les redresseurs, les basses fréquences, les 33 et 78 tours, la synchronisation, les disques et les cellules. Nous ferons grâce à nos lecteurs de ces détails, les résultats visuels et auditifs peuvent seuls les intéresser. On pourra apprécier dès ce soir samedi, car à partir de ce jour, le spectacle du *Casino* sera totalement sonorisé.



Fig. 4 : «Jean qui pleure et Jean qui rit» : la façade du *Casino*, rue de La Fère, par Adolphe Grisel, architecte (1929)

9. *Grand Echo*, août 1931

« Nous rendons maintenant visite aux sympathiques directeurs du *Cirque*, rue Dachery, MM. Pin et Panisot. Là aussi, la question du «sonore» est à l'ordre du jour. Elle est même réalisée, et une surprise sera réservée aujourd'hui samedi aux habitués de cette populaire salle de spectacle.

« Si nous n'avons pas réalisé plus tôt la sonorisation de notre spectacle, nous dit M. Panisot, c'est que les conditions faites antérieurement par les producteurs de films étaient, pour nous, prohibitives. Les prix de location des films ne nous avaient pas permis, jusqu'à présent, de nous équiper, étant basés sur l'importance des villes. C'est ce qui a amené Péronne, Guise et Hirson à s'équiper avant nous. Cependant nous y songions depuis longtemps déjà. »

« Aujourd'hui les conditions, quoique draconiennes encore, sont un peu modifiées et bien que notre clientèle soit une clientèle populaire, nous n'avons pas voulu qu'elle pût nous faire le reproche d'être, mon associé M. Pin et moi-même, des tardigrades ! »

Le mois d'août 1931 va donc faire date dans les fastes du spectacle à Saint-Quentin, tout au moins pour cette inauguration, et l'on peut penser que l'affluence était grande ces jours-là dans les cinémas de la ville où le film muet avait terminé sa carrière. On annonçait, d'autre part, que bientôt la salle du *Carillon*, luxueusement réinstallée, allait rouvrir ses portes et que, là aussi, la sonorisation avait été réalisée.

Cependant, tout le monde ne suivait pas la mode. Le *Modern' Cinéma* était situé sur la Grand'Place (Fig. 5). Depuis 1925, on y projetait des films, dans la

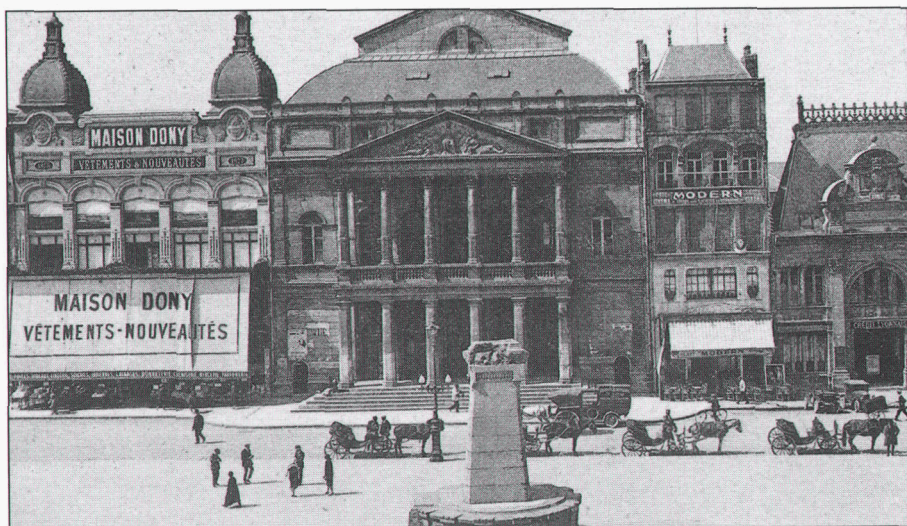


Fig. 5 : Sur la Grand'Place, le *Modern' Cinéma*, vers 1925

salle du café. Les images y étaient moins précises, car l'obscurité n'était pas totale, en cette salle où l'on servait les consommateurs. En août 1931, le *Modern'* est confronté à la généralisation du « parlant » mais la direction s'exprime dans la presse :

« La mode, dont on connaît l'inconstance, vient de lancer le cinéma parlant dans notre ville. Mais malgré la nouveauté de cette attraction, le public n'abandonnera jamais le film muet, surtout dans un établissement de premier ordre comme le *Modern'*, où le plus cordial accueil est réservé à la clientèle.

« Alors que le « parlant » est fatigant, les beaux films muets présentés au *Modern'*, avec une remarquable adaptation musicale, délassent et reposent les spectateurs. C'est le but recherché par les meilleurs salles de spectacle. Le *Modern'* est en outre le cinéma le moins cher de toute la ville, ses consommations sont de premier choix et sa salle élégante est toujours le rendez-vous de la meilleure société. »

Le *Modern'* subsistera jusqu'à la « drôle de guerre », où il devint un Foyer du Soldat ; durant l'occupation il fut mis au service de la troupe allemande.

Le *Carillon* ou la naissance du cinéma moderne

« La *Carillon* va faire très prochainement la réouverture de ses salles ¹⁰. Il le fait en tenant compte de tous les progrès accomplis au cours de ces dernières années. Le directeur, M. Deprez, directeur du Cirque d'Hiver de Paris, MM. Leclercq (Mme Debrez est sa fille) et Garcelon, anciens propriétaires-directeurs du *Modern'*, se sont adressés à M. Grisel, architecte du *Casino*, qui on l'a vu, s'est fait une spécialité dans la construction de salles de spectacles.

« Mardi, dans la soirée, à l'occasion des essais de lumière faits au *Carillon*, il m'a été permis de causer avec M. Grisel et de visiter en sa compagnie cet établissement. MM. Deprez, Leclercq et Garcelon vont incontestablement se trouver à la tête du plus bel établissement de la région.

« Un premier projet, non retenu à cause de son prix, avait été tout d'abord établi. Nous avons pu en voir le plan grâce à l'amabilité de l'architecte, et il faut avouer qu'il était bien séduisant. Aussi nous y arrêterons-nous un instant, avec quelque regret, on verra tout à l'heure pourquoi. Ce premier projet, pour lequel M. Grisel avait vu

10. *Le Grand Echo*, 21 septembre 1931

très grand, comportait une entrée en pan coupé faisant vis-à-vis à celle de la nouvelle poste. On eût accédé de là dans une vaste rotonde, puis au contrôle d'entrée. La salle, en éventail, eût comporté plus de trois mille places, avec un balcon en couvrant presque la moitié, et une immense voûte en cône. La façade donnant sur la rue des Toiles eut été entièrement celle d'une grande brasserie, avec, au premier étage, une salle des fêtes permettant de servir des banquets de quatre cents couverts.

« Mais ce qui eut constitué une innovation absolument originale - et qui motive notre regret du début - c'est que le sous-sol eut été utilisé à établir une piscine de cinquante mètres de longueur. Voila, certes, un établissement que les sportsmen regretteront de n'avoir vu qu'en rêve.

« Mais... revenons sur terre : l'immense balcon en fer à cheval sur les deux mille places que comporte le *Carillon*, en comprend, pour sa seule part, cinq cents. Le dessin en est heureux, mais la conception audacieuse. Ce balcon, qui s'avance dans le vide, est, en réalité, soutenu par une maîtresse poutre en béton armé, d'une portée de vingt-sept mètres et qui se termine à chaque extrémité par deux arc-boutants à peine visibles. La charge utile de cette poutre est de l'ordre de 80 tonnes, et l'ensemble du balcon a été éprouvé avec une charge de cinquante mille kilos de sacs de ciment, épreuve qui n'a donné que les réactions normales et nécessaires du béton armé. Songez que cela représente cinq cents spectateurs pesant chacun cent kilos, ce qui sera vraisemblablement aussi rarement atteint que malaisément réalisable. Nous avons admiré que dans toute cette salle qui mesure plus de 600 m² de face (25 m. de largeur sur 32 m. de section), on ne trouve aucun point d'appui. Deux mille personnes pourront prendre place, assises d'une façon agréable dans de profonds et confortables fauteuils, les strapontins étant supprimés.

« La décoration sera de style moderne, sans prétention, mais de bon goût ; la couleur principale sera pourpre, en opposition avec des gris dégradés et avec des relevés d'argent. Tous les effets de lumière que nous avons admirés ont été étudiées et réalisés d'après la dernière technique ; nous pouvons même dire que certains effets et conceptions n'ont rien à envier à Paris et que certains viendront voir ces adaptations heureuses à titres de curiosité. Nous devons ajouter que lorsque toutes les 1 800 lampes sont allumées, l'impression est féérique, surtout que par un dispositif ingénieux, il est possible de passer graduellement de la lumière la plus vive à la clarté la plus atténuée.

« La salle sera largement ventilée par des aspirateurs et le chauffage se fera par un appareil à air chaud propulsé, pourvu d'un dispositif mécanique servant l'été à renouveler l'air frais ; c'est-à-dire que les auteurs du projet ont apporté dans la conception de cette œuvre tous les aménagements les plus complets, pouvant satisfaire les spectateurs les plus difficiles ; rien n'a été oublié ; c'est ainsi qu'à tous les étages les spectateurs trouveront W.-C. et lavabos.

« Plus de piscine, hélas ! Mais pour être moins grandiose, peut-être l'établissement actuel n'en est pas moins imposant dans ses proportions, hardi dans sa conception, et plus qu'heureux dans sa réalisation. Et sa construction - il reste à édifier la taverne, qui monte à vue d'œil - a été menée avec une rapidité qui tient du prodige, puisque les travaux ne sont commencés que depuis un an.

« On pénètre dans le *Carillon* par un vestibule, dans lequel on trouve à droite et à gauche deux escaliers spacieux et de nombreuses portes pouvant assurer l'écoulement rapide d'un nombreux public. Une pièce intermédiaire dite « boîte à sel » donne accès à deux vestiaires, ensuite les contrôleurs dirigeront les spectateurs sur leurs places, et cela sans bruit, ce qui ne peut que faire plaisir à tous ceux qui seront déjà placés. De cette « boîte à sel » on arrive dans la grande salle du rez-de chaussée. Tout de suite, on est frappé par un arc énorme, de 25 mètres de portée, sur lequel repose l'avancée du balcon du premier étage, ce qui donne au spectateur la faculté d'embrasser toute la salle d'un même coup d'œil.

« Il me reste à parler de la question acoustique. M. Grisel m'a fait comprendre les difficultés que l'on rencontre dans la conception d'une telle salle, surtout avec les films sonores et parlants. La grosse difficulté vient, on peut dire, de la différence qui existe entre la réception visuelle du spectacle, qui est immédiate, et l'audition de la partie sonore, qui n'arrive que plus tard, le son parcourant 340 m à la seconde. Cette disproportion de rapidité fait que des spectateurs placés à différents endroits de la salle ne perçoivent pas exactement en même temps la vision et l'audition, ce qui donne cette impression de voir les lèvres remuer avant d'avoir perçu les paroles. Pour combattre cette impression désagréable que ressent le spectateur, on a imaginé de placer des haut-parleurs derrière les écrans ; ainsi la voix passera à travers ces écrans au moyen de petits trous aménagés dans le tissu, ce qui le fait ressembler à une écumoire, mais ils le sont d'une façon assez compacte, ce qui permet à la toile de recevoir l'image projetée sans la déformer. Ce procédé nouveau donnera-t-il complète satisfaction et ne vaudrait-il pas mieux placer les haut-parleurs en avant de l'écran, ce qui

permettrait de diriger la voix dans l'axe de la salle, c'est ce que l'expérience nous apprendra plus tard. Est-il nécessaire d'ajouter que les appareils sonore et de projection sont les plus perfectionnés, puisqu'il s'agit d'une installation moderne ? Toutes les canalisations électriques sont l'œuvre de M. Vivat, ingénieur électricien du Cirque d'Hiver.

« Parmi les choses que le public ne voit ni n'est appelé à voir, une installation nous a longuement arrêtés : c'est la cabine de projection. Construite en béton armé comme le reste de l'édifice, elle est de proportions qui laissent rêveur. C'est, en effet, la plus vaste qui existe à l'heure actuelle, et il n'en est qu'une seule qui approche de ses proportions - nous disons bien « qui approche » - c'est celle de Paramount. Donc, là encore, aucun risque d'accident.

« MM. Deprez, Leclercq et Garcelon ont compris l'importance de l'orchestre, même avec une installation sonore. Ils ont engagé quinze excellents instrumentistes dont la direction sera confiée à M. Fernand Amandio, professeur de musique au Lycée Henri-Martin, dont on connaît la valeur. »

Le Cirque, ou l'épopée du cinéma populaire

A son tour, en 1932, le *Cirque* est l'objet d'une complète rénovation (Fig. 6).

« Tel le Phénix ¹¹, il renaît de ses cendres après être tombé sous la pioche des démolisseurs. La future salle du Cirque n'est encore qu'un vaste chantier. Qui reconnaîtrait l'emplacement des anciennes salles ? En dessous, on voit les proportions de la scène et, à gauche, la portée de la poutre du balcon. Les travaux sont exécutés par l'entreprise Sommerville, sous la direction de l'architecte Grisel.

« Au siècle dernier, sous l'Empire surtout, le Cirque constituait le principal spectacle à la mode et concurrençait sérieusement les théâtres. Il était l'objet d'un engouement à peu près comparable à celui que nous voyons se produire, depuis quelques années, à propos du cinéma. Il n'y a par conséquent rien d'étonnant à ce que ses fastes et ses succès aient ensuite été exploités en province. C'est dans ces circonstances et dans cet esprit que fut édifié, en 1861, le

11. *Saint-Quentin-Soir*, 29 octobre 1932

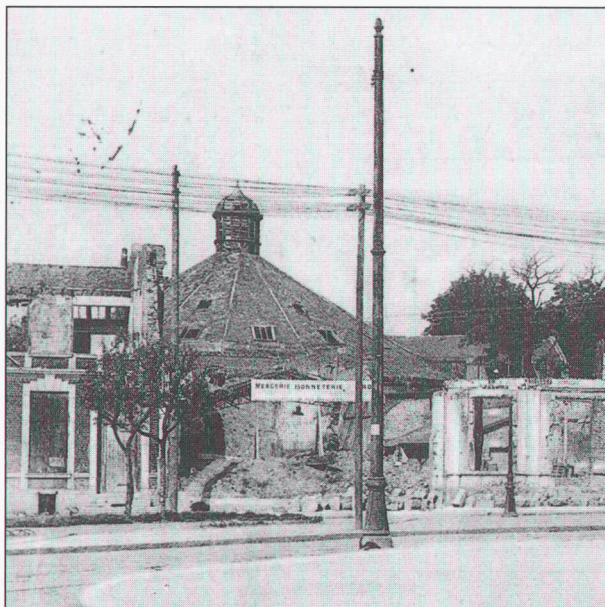


Fig. 6 : En 1919, les restes du *Cirque*, construit en 1862, et devenu ensuite le *Splendid-Cinéma*.

cirque de Saint-Quentin. Cet établissement fut construit par M. Letac, entrepreneur de travaux publics et de maçonnerie, alors fort connu en notre ville. Bon nombre de Saint-Quentinois se souviennent encore de ce qu'était le *Cirque* il y a une vingtaine d'années. »

Arthur Deving, le chroniqueur de *Saint-Quentin-Soir*, revient alors sur le passé.

« Au moment de la Foire de la Saint-Denis, le *Cirque* servait à ses fins normales. Des troupes s'y installaient chaque année, pour la durée de la foire, car ce genre de spectacle n'avait rien perdu de son attrait ; les Saint-Quentinois et les habitants de la région ne considéraient pas avoir vu la Foire tant qu'ils n'avaient pas passé au moins une soirée au *Cirque*. Ces représentations remportaient tous les ans un importants succès. C'était le temps des cirques Plège, Rancy, Diter, Loyal, Despart-Plège, Léonce, Vve Lenka, etc. Le *Cirque* comportait alors 1 800 places et les recettes étaient intéressantes.

« A la suite de l'Exposition de 1900, le goût des spectacles s'étant développé, un ouvrier de l'imprimerie du *Guetteur*, rue Croix-Belle-Porte, M. Emile Dury, devint locataire du *Cirque* où, durant de nombreuses années, il avait été contrôleur, à ses heures perdues.

M. Dury apporta d'heureuses modifications à l'aménagement de la salle. Il fit recouvrir les banquettes car, jusqu'alors, le public y était assis à même le bois, et il fit remplacer, en ce qui concerne l'éclairage au gaz, les papillons par des becs Auer. Le *Cirque* comportait alors un lustre de 100 becs.

« Malgré ce vocable qu'il devait davantage à sa forme qu'à son mode d'exploitation, le *Cirque* servait surtout de salle de bal car, à cette époque, la piste n'était pas encore encombrée de sièges et on y pouvait danser. Un buffet avait été aménagé dans le fond, du côté du boulevard du Huit-Octobre mais ce buffet n'était ouvert que lorsque le *Cirque* l'était lui-même. Le café n'existait par conséquent pas encore.

« Sa restauration d'après-guerre ne l'a d'ailleurs pas énormément modifié. Seule, sa façade a pris un aspect un peu différent. Sous son pignon pointu, orné d'une verrière en éventail, cette entrée, alors souvent encombrée de panneaux-réclames, était flanquée à gauche et à droite, de deux guichets s'ouvrant directement sur le trottoir de la rue Dachery. Cette disposition a été quelque peu modifiée, vers 1932, lorsque fut construit, à cet endroit, l'immeuble de rapport existant actuellement. La façade perdit alors un peu de son caractère, d'autant que le *Cirque* lui-même ne pouvait plus être aperçu de la rue. Quant à l'intérieur, il était demeuré à peu près le même ; le couloir circulaire, les écuries, l'aménagement de la salle, tout cela était resté en l'état, sauf quelques légères améliorations apportées au fur et à mesure des exigences du progrès.

« Psychologue, M. Dury avait aussi modifié légèrement le mode d'exploitation de cet établissement et avait sacrifié au goût de l'époque qui peu à peu se transformait. Il avait fait établir une petite scène amovible, sous l'orchestre, et c'est lui qui provoqua l'entrée, au *Cirque*, du Music-Hall. Sur cette scène défilèrent tour à tour les vedettes telles que Polin, Polus, Mayol, Dranem, Yvette Guilbert.

« D'autre part, ce nouvel agencement permit aux sociétés locales d'y donner leurs concerts annuels ou leurs fêtes, ainsi qu'aux organisations politiques d'y faire entendre leurs conférenciers. On se souvient encore, dans ce sens, des soirs mouvementés où parurent sur l'estrade du *Cirque* les ténors de la politique tels que Guesde, Jaurès, Viviani, Millerand, Briand, Sébastien Faure, Tarot, Ringuier, Allemane, Sembat, Hervé, Camélinat et Jean-Baptiste Lengrand (syndicaliste local) et surtout Gambetta.

« Le *Cirque* s'appelait alors l'*Alhambra* et ses soirées étaient très suivies. Cet établissement a toujours été considéré d'ailleurs

comme la salle populaire par excellence. L'ouvrier, celui de ville comme celui des faubourgs, mi-blaqueurs et mi-frondeur, s'y sentait à l'aide ; la foule s'y rendait volontiers. Dès lors, les bals y devinrent rares. Le cinéma avait définitivement pris possession de l'établissement qui ne devait plus garder du cirque que sa disposition circulaire... et son nom.

« En 1914, alors que M. Favresse et M. Chiappari venaient de se rendre acquéreurs de l'immeuble, une chanson toute différente retentissait sous cette coupole populaire. Réquisitionné par l'autorité militaire, le *Cirque*, en Août 1914, devenu le centre de mobilisation de 151^e R.I. connut successivement les cliquetis des armes, puis les sanglots des pauvres évacués belges à qui il servit d'asile.

« La guerre passa. Quelques réparations indispensables furent faites à l'immeuble et à la salle elle-même, puis l'exploitation du *Cirque* fut reprise par MM. Plez, Havet et Ducroc, de Saint-Germain ; M. Dury, sur ces entrefaites, céda ses droits pour un plat de lentilles dans le même temps que MM. Favresse et Chiappari revendaient leur propriété à MM. François et Valentin.

« Cependant, bien qu'ayant été doté de l'éclairage électrique, le *Cirque*, depuis quelques années, ne répondait plus aux conditions de confort réclamés par les spectateurs. Des modifications profondes y devenaient nécessaires. Beaucoup de choses laissaient à désirer auxquelles il devenait indispensable de remédier pour que le *Cirque* puisse continuer de supporter avantageusement la comparaison avec les salles similaires. MM. Panisot et Pin l'avaient bien doté du « parlant » mais la salle elle-même avait fait son temps ; elle ne cadrait plus, de même que ses dépendances avec les exigences de l'hygiène élémentaire et du confort. De gros travaux étaient à envisager. Qui pouvait en supporter les frais ? C'est alors que, prenant le taureau par les cornes, M. Pin et un membre de sa famille se rendirent acquéreurs du *Cirque*. C'était la façon la plus rationnelle et la plus élégante d'avoir les mains libres pour y effectuer les travaux nécessaires.

« Cet hiver, le *Cirque* réouvrira ses portes. Il retrouvera sans nul doute sa vogue passée et, nous en sommes persuadé, son public n'attend que ce jour-là pour lui renouveler sa confiance et lui rendre sa faveur. »

Mais les places de cinéma restaient chères, et les populations défavorisées firent le succès des spectacles de plein air. Le cinéma « Brin d'maguette », c'était Arthur Lenoir, disparu vers 1963. Il avait eu 22 enfants, logés en trois caravanes.

Il y avait une tente fixée avec des piquets ; des enfants, pour entrer sans bourse délier, enlevaient un piquet et soulevaient la toile, pour se sauver plus vite en cas d'alerte. Lenoir « faisait » Saint-Quentin et Gauchy, posait des affiches alentour, pour sa publicité. Des gens sans argent se présentaient, payant en nature : un poulet, une tarte, des pommes de terre, tout cela était bienvenu, pour une si nombreuse famille. C'était du cinéma muet, Lenoir expliquait donc la scène. Quand c'était trop triste - *La Violette de Parme*, *la Dame au Camélia*, *la Duchesse de Langeais* - les gens pleuraient et Lenoir les faisait rire par ses saillies, les consolant parfois de leur propre malheur.

Dans les années trente, le conseiller général, Léon Ringuier, dit « tiot Léon » ancien député socialiste, jugait avec lucidité les films offerts aux amateurs ¹².

« Les artistes du septième art s'imaginent un peut trop qu'ils sont le nombril du monde. Ils sont grisés par les flatteries tarifées de la presse. Pour lancer leurs stars, les entrepreneurs de films organisent autour une publicité effrénée. Leurs portraits sont publiés partout, on les voit sur toutes les faces, généralement en nu, de dos, de jambes, en Rolls, en yacht, sur la plage, à la montagne, en avion, couchées avec leur partenaire ou dans leur salle de bain. On est arrivé, depuis une dizaine d'années, à créer autour des artistes une atmosphère artificielle, une ambiance dont elles deviennent elles-mêmes les victimes...

« Ce qui a surtout fait tort au cinéma, ce sont les productions américains dont on peut dire qu'elles sont « décousues » et ne visent qu'à épater les gens. Si l'on peut juger de la manière de vivre d'un peuple, par les films qui devraient en être la reproduction, on ne peut qu'être désillusionnés sur le mode d'existence et les mœurs de ses habitants. Il n'y a pas de scène sans coup de poings. Le sport de la boxe, poussé à l'extrême, donne une piètre idée de la mentalité américaine ! Ajoutez à cela la débauche, le luxe effréné, les crimes, et vous reconnaîtrez avec nous que nous n'avons pas à envier les Américains sur ce point.

« Le cinéma français - sauf quand il met à l'écran, par un vulgaire esprit de copiste, des scènes de stars, qui se figurent trop facilement que le monde gravite autour de leurs personnes - a cependant réalisé des progrès incontestables, surtout quand les cinéastes qui « montent » les films ne s'écartent pas, dans l'adaptation, des idées générales développées dans leurs pièces par les auteurs dramatiques. Des films comme *Marius*, *Ces Dames aux chapeaux verts*, *Tendresse*, *Mamz'elle Nitouche*, *Atlantis*, *La Petite*

12. Archives Société académique : presse s.d.

Chocolatière, pour n'en citer que quelques unes, sont des modèles du genre, et c'est dans cette voie que le cinéma français devrait diriger ses efforts. A cette condition, le septième art deviendra vraiment intéressant. Mais tant que les entrepreneurs chercheront surtout à mettre en vedette des noms connus, exclusivement parce qu'ils sont connus, et pour cela, dédaigneront les grands et réels talents d'artistes modestes, qui sont relégués au second plan, le cinéma français ne fera pas les progrès qu'il pourrait ambitionner.»

Le règne de la télévision

Saint-Quentin a connu dans les années cinquante la prolifération de nouvelles salles de quartiers, qui connaîtront le succès durant près de quinze années.

La télévision - et d'autres raisons économiques - ont provoqué la fermeture dès 1965 du *Radio-Palace*, du *Remicourt-Cinéma*, du *Familial-Cinéma* ; les années soixante-dix ont vu disparaître le *Vox* et le *Casino* ; le *Splendid* et le *Paris - ex Saint-Martin* ; enfin l'*Olympia* a fermé ses portes en 1986.

Le *Carillon* reste vainqueur, avec ses salles multipliées par cinq, après la courte existence des *Clubs* de la place de l'Hôtel de Ville (ex *Modern'*) de 1972 à 1988. Le *Carillon* vient d'ouvrir une sixième salle dans l'ancien fast-food des Oriels, tandis que la municipalité poursuit le projet de restauration du *Splendid*, pour en faire une vaste salle de concerts et de congrès.

Monique SÉVERIN

Cinémas de Saint-Quentin

Nom	Dates	Adresse	Direction
Carillon	1920 déc.	19-21 rue des Toiles	Doublet Henri
Carillon	1921	19-21 rue des Toiles	Parisot
Carillon	1931 rénové	19-21 rue des Toiles	Desprez, Leclerc, Garcelon
Carillon + Club Z	1973	19-21 rue des Toiles	Debrez
Casino	1930-1970	42-48 rue de La Fère	Lefebvre en 1934
Cinéma du Faubourg d'Isle	1921	16 ou 34 rue de La Fère	
Club A B	1972-1988	33 pl. de l'Hôtel-de-Ville	Debrez
Club C	1974-1988	33 pl. de l'Hôtel-de-Ville	Debrez
Familial-Cinéma	1934-1960?	73 rue Zola	
Gaîté-Saint-Martin	1931-1955?	18 rue de Cambrai	Mettelet
Kursaal-Omnia	1911	123 rue d'Isle	Bloch
Kursaal	1913-1929	123 rue d'Isle	Lelluin
Modern Cinéma	1925-1939	33 pl. de l'Hôtel-de-Ville	
Olympia	1938-1986	18 rue de Cambrai	
Omnia-Pathé	1907-1911	123 rue d'Isle	Houël
Paringault	1934-1938	18 rue de Cambrai	Verkauter
Paris	?-1978	73-75 rue de Paris	
Radio-Palace	1930-1965	65 rue de Fayet	Montfourny
Remicourt-Cinéma	1956-1965	Chemin de Rouvroy	
Saint-Martin	1960-?	73-75 rue de Paris	
Splendid-Cinéma	1908-1921	3 rue Dachery	Dury
Splendid-Cinéma	1921-1973	3 rue Dachery	Panisot et Pin Dubois en 1954
Splendid 1 et 3	1973-1978	3 rue Dachery	
Vox	1955-1972	84 rue de Cronstadt	
Salles Occasionnelles			
Café Riche	1910?	8 rue des Toiles	Delecourt
Grand Bazar	1898	20 rue de la Sellerie	Delherm
Théâtre	1919-1920	Pl. de l'Hôtel-de-Ville	